Zeitschrift: Textiles suisses [Édition française]
Herausgeber: Office Suisse d'Expansion Commerciale
Band: - (1960)
Heft: 4

Artikel: Le pot pourri de la mode
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-791961

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 06.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Le pot pourri de la mode

Il faut d'habitude le grand talent des couturiers parisiens pour donner de l'ambiance à une présentation de la mode d'hiver. Tout semble ligué contre eux. D'abord, c'est l'époque où les journalistes préféreraient la plage ou la montagne. Puis, fin juillet, le soleil a coutume de surchauffer les salons trop remplis, où les mannequins, écrasés par la chaleur et le poids des lainages et des fourrures, défilent dans un halo de poussière brûlante. A l'époque où l'on apprécie les robes légères, décolletées et pimpantes, il faut assister à la présentation de deux cents modèles sombres et sobres.

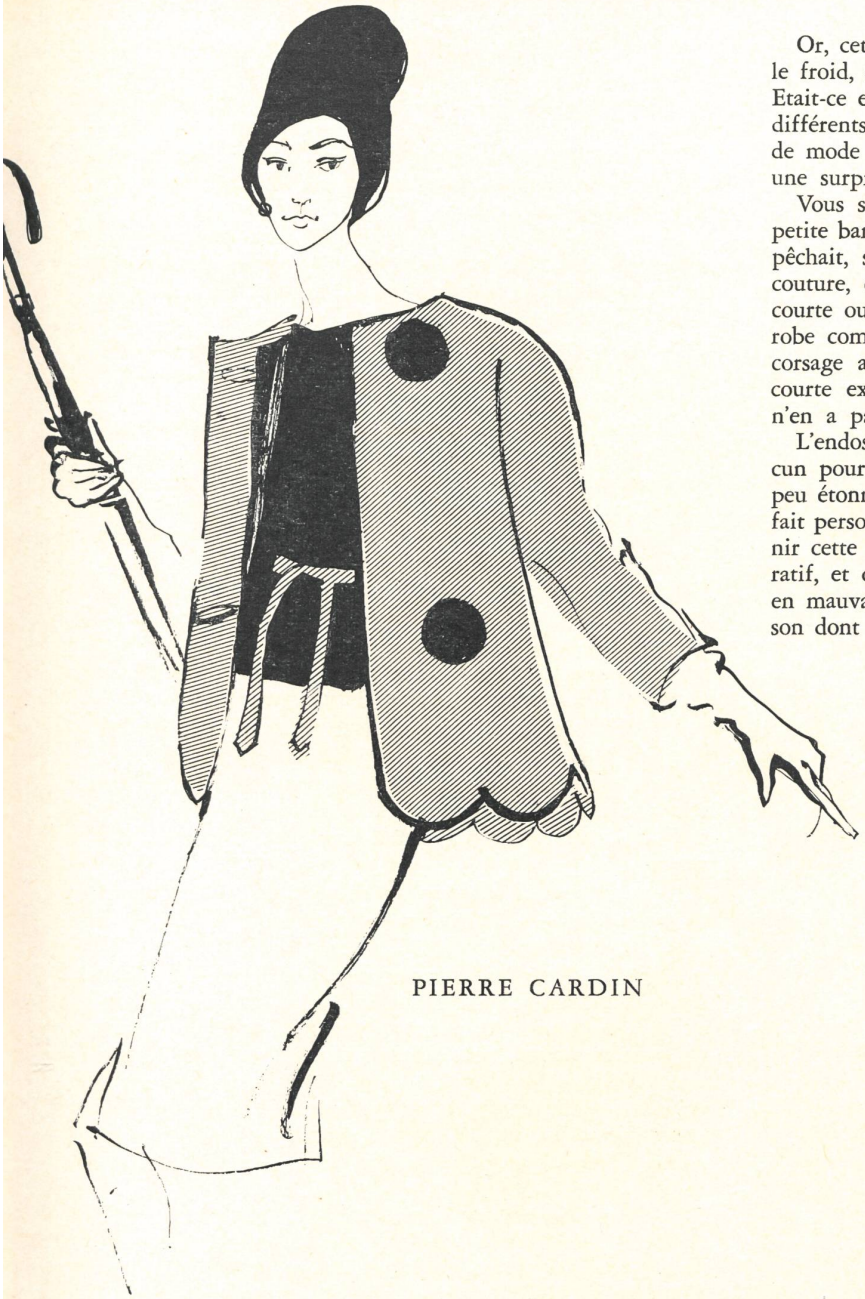
PIERRE CARDIN

CHANEL
LANVIN CASTILLO
NINA RICCI

Or, cette année, la couture a fait un pacte avec la pluie et le froid, et les modèles d'hiver étaient à peine anachroniques. Etait-ce encore pour rompre avec la tradition qu'ils étaient si différents, si fantaisistes ? Plus d'unité, plus de grand courant de mode comme ceux auxquels nous étions accoutumés, mais une surprise permanente.

Vous souvenez-vous des fêtes foraines de naguère, avec la petite baraque où des objets étaient enfouis dans la sciure ; on pêchait, sans savoir ce que ramènerait la ligne. C'est ça, la couture, cette saison. Au hasard de la pêche, sort une jupe courte ou une jupe mi-longue, un vison bordé de tricot, une robe complètement asymétrique, un manteau à la zouave, un corsage allant presque au genou, un autre réduit à sa plus courte expression, un vêtement couvert de boutons, un qui n'en a pas du tout.

L'endosmose des créateurs ne s'est pas produite. Alors, chacun pour soi, a joué à l'illusionniste. Et devant les yeux un peu étonnés des spectateurs, chacun a produit ses idées tout à fait personnelles. Un mot me conviendrait très bien pour définir cette mode, mais il a mauvaise résonance, il semble péjoratif, et c'est « pot pourri ». Pourquoi, d'ailleurs, le prend-on en mauvaise part, puisque le dictionnaire le définit : « Chanson dont les couplets sont sur différents airs » ?



PIERRE CARDIN

En fait la mode est bien, cette saison, un pot pourri. Avec ce genre sournois qu'ont les airs anciens, syncopés sur un rythme nouveau. Rappelez-vous ces valses de la Belle Epoque, telles que « Fascination », qu'on joue maintenant sur des mesures de cha-cha-cha ; c'est l'impression que nous a donnée la mode d'hiver.

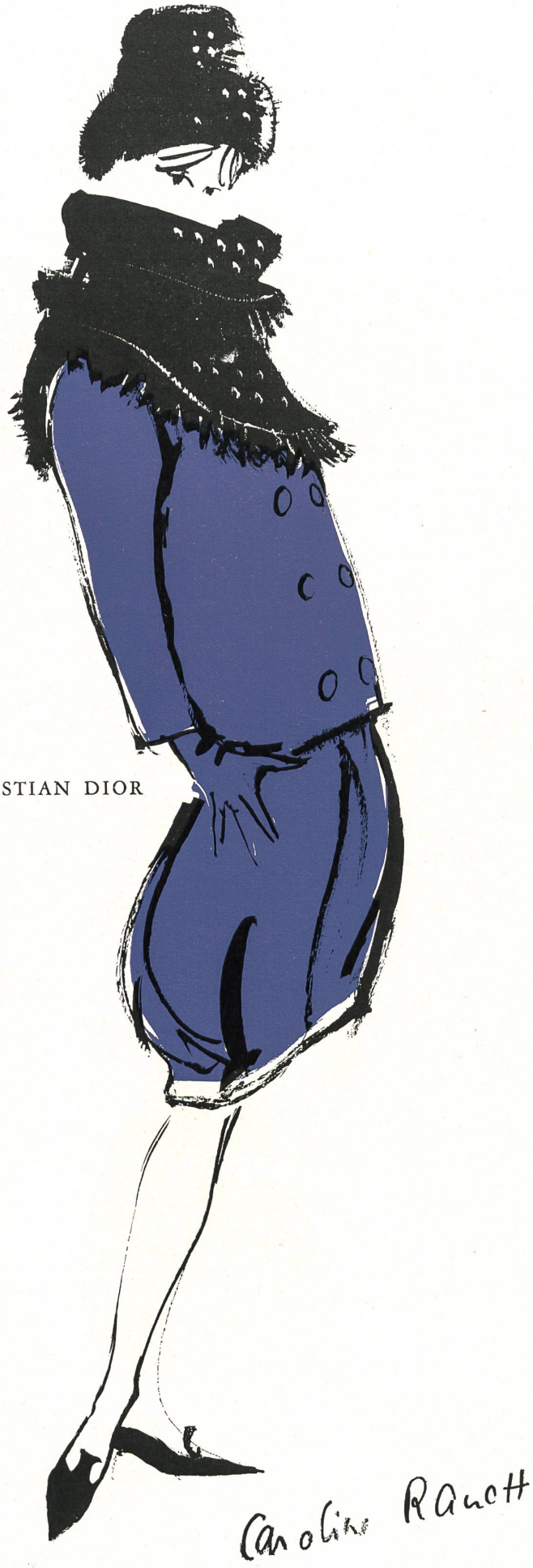
Il y a d'abord le côté 1925 — « Yes Sir, that's my Baby ». Dior en est le joueur de banjo avec ses corsages longs et souples, ses jupes courtes et gonflées par tranches, comme ces quartiers de bonbons acidulés à l'orange et au citron qui, regroupés, imitent le fruit.

La jolie Madame de Balmain évolue sur un air de musique un peu plus calme, moins charleston, mais elle a tout de même la ligne allongée, avec la taille à peine marquée. Je pense aussi à certain manteau-gant que n'aurait pas dédaigné la Marlène de l'Ange Bleu :

« Ich bin von Kopf bis Fuss auf Liebe eingestellt... »

Il y a l'air nostalgique des nuits des îles, à Petrograd, joué par Nina Ricci « La vie était belle, au son joyeux des balalaïkas »... Ce ne sont que manteaux et robes à grande envolée, bordés de fourrures précieuses, vison, chinchilla ou zibeline, tissus lamés et brochés à fleurs géantes.

CHRISTIAN DIOR



CHRISTIAN DIOR

Il y a le classique des années 30, représenté par Lanvin Castillo avec ses manteaux-robes, et jupes resserrées du bas, style goutte d'eau. « Isn't it a lovely day to be courted in the rain ? »

A quelle musique peut-on apparenter le style gosse de Paris de Laroche et Cardin, sinon aux airs de Mistinguett ? « Je me fais petite, toute petite... »

Partout, revivent les tissus souples, les mousselines, les crêpes, les dentelles. On revoit les robes perlées, les fourreaux. Et le singe brillant, raide et noir est revenu. Mais où sont les Dolly Sisters d'antan ?

Ce qui n'est pas 25-30, c'est le chapeau. Celui-là est devenu une affirmation au lieu d'être un maquillage. Il est dur, fait pour allonger la tête, sans complaisance ; lui, il est 1961.

La forme pain de sucre, plus ou moins en arrière, semble favorite. Sa sécheresse accompagne fort bien la luxueuse hypocrisie de modèles — tels ceux de Dior — qui associent les tissus les plus lourds, voire les visons, avec l'apparente simplicité du tricot et du bord côtes. Cela pourrait se présenter sur la musique de « Mam'zelle Nitouche ».

Il y a le genre « Pour faire un brave Mousquetaire », avec les capes et les manteaux-capes.

Je vous le dis ; il y a de tout, et c'est aussi amusant et aussi charmant que le fameux « Pot pourri d'Alain Gerbault » que chantait délicieusement Yvonne Printemps.

Il y a des tailles ceinturées et des tailles souples, des tailles non marquées et des tailles indiquées par des festons.

Il y a des cols classiques (très peu), des cols officiers (beaucoup), des cols roulés en tricot (quelques-uns), des tailleurs sans col et des tailleurs à col de fourrure. Allez donc vous y retrouver !

Il y a le festival des jupes — à gros plis — en tulipe — en goutte d'eau — à la zouave — fendues sur un côté — dentelées ou festonnées.

Il y a la féerie des fourrures, dont j'ai déjà parlé ; partout partout de la fourrure, en chapeau, en col, en écharpe nouée, en bas de jupe, en doublure — et quelle gamme ! Blaireau, singe, lynx, renard, vison, ocelot, skunks, astrakan, chinchilla (d'où ressortent-ils donc ces petits animaux soyeux dont on avait dit qu'ils avaient presque disparu, mais qui retrouvent une nouvelle jeunesse ?), zibeline. Même les tailleurs, dont la raison d'être fut jadis la sobriété, sont à présent agrémentés de fourrure.

Il y a comme chaque hiver, les beaux lainages profonds et moelleux, mais il y a aussi les lainages secs et nerveux, les tweeds et les Prince-de-Galles, et les crêpes de laine, et les satins, et les lamés et les brochés, et les mousselines, et les dentelles, et les guipures.

Tout cela est bien beau, direz-vous, Madame, mais où est la mode ? Comment devrai-je m'habiller ? Ma jupe sera-t-elle courte ou ultra-courte ? Ma taille marquée ou floue ? Mon tailleur d'hiver avec col ou sans ? et ainsi de suite...

Alors, si je puis me permettre de donner un conseil, à votre place, je retirerais de la grande parade des couturiers, tout d'abord, une note de simplicité.

Une petite robe d'hiver, courte, naturellement, en lainage noir, ornée d'un ou deux gros boutons, sans col ; sur l'épaule gauche, en haut d'un corsage où la poitrine n'est que sagement indiquée au lieu d'être agressive comme hier, je disposerais un nœud de fourrure ou un petit bouquet de fleurs ; mes manches seraient trois quarts, ma jupe plate et pour être dans la note, légèrement resserrée à la hauteur de l'ourlet. Pardessus, j'aurais un manteau simple et large, à col et parements de fourrure, d'une belle couleur unie. Mon chapeau serait une cloche très jeune, à moins que ce ne soit un bonnet pointu fait de la même fourrure que les garnitures du manteau. Je marcherais avec le buste effacé, le ventre légèrement en avant et les genoux un peu pliés, je serais discrètement fardée, en conservant un teint pâle...

C'est ainsi que vous seriez à la mode de l'hiver 60-61.

GALA